



HAL
open science

La bataille de Maldon vue par Tolkien : The homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's son

Colette Stevanovitch

► **To cite this version:**

Colette Stevanovitch. La bataille de Maldon vue par Tolkien : The homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's son. Points de vue sur Beowulf, Nov 1998, Nancy, France. pp.213-235. hal-04700497

HAL Id: hal-04700497

<https://hal.science/hal-04700497v1>

Submitted on 17 Sep 2024

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colette Stévanovitch
 Université de Nancy II

La bataille de Maldon vue par Tolkien :
The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son

La poésie vieil-anglaise est remarquable par son conservatisme. Durant les quelque six siècles qui séparent l'invasion anglo-saxonne de la conquête normande, les poètes continuent à utiliser le vers allitéré et les thèmes traditionnels hérités du passé germanique. A la fin du X^e siècle, *La Bataille de Maldon* préserve intact l'idéal héroïque décrit par l'historien romain Tacite au I^e siècle de notre ère.¹

Le X^e siècle est une période troublée pour l'Angleterre. Les raids scandinaves se multiplient, et le règne d'Æthelred II, ironiquement surnommé *redeleas*,² est marqué par ses démêlés avec ces envahisseurs. C'est dans ce contexte qu'a lieu à Maldon, en 991, un affrontement entre une troupe de Vikings cherchant à débarquer, et les forces anglaises commandées par Byrhtnoth,³ *ealdorman* (duc) d'Essex. Le récit de cette bataille nous a été conservé dans un poème vieil-anglais, *La Bataille de Maldon*,⁴ et dans divers documents

¹ Tacite, *Germania*, éd. et trad. Jacques Perret, Paris : Les Belles Lettres, Collection des Universités de France, (1949) 1987.

² Æthelred = « noble intelligence », *redeleas* = « sans intelligence ».

³ Le nom apparaît sous cette forme dans *La Bataille de Maldon*. La graphie < Beorhtnoth > que préfère Tolkien correspond à la forme west-saxonne de ce nom.

⁴ Ce poème d'un peu plus de trois cents vers, dont le début et la fin manquent, nous est connu par une transcription moderne. Le manuscrit qui le contenait est perdu. Nous le citons dans l'édition des Anglo-Saxon Poetic Records (E.V.K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Poetic Records, a Collective Edition*, Vol. VI, *The Anglo-Saxon Minor Poems*, New-York : Columbia University Press, 1942), et dans la traduction française d'André Crépin que nous donnons en annexe. Nous

historiques. Selon ces témoignages, les Vikings offrent de se retirer contre paiement d'un tribut, proposition qui est rejetée par Byrhtnoth. Les envahisseurs ont débarqué sur une île, et trois hommes suffisent à défendre la langue de terre qui mène à la terre ferme à marée basse — mais ils demandent l'autorisation, que Byrhtnoth leur accorde, de prendre pied sur le rivage. Lors de la bataille qui s'ensuit, Byrhtnoth est tué. Certains guerriers, voyant leur chef mort, s'enfuient, l'un d'eux utilisant pour ce faire le cheval du chef, ce qui déclenche une panique dans les rangs de l'armée. Ceux qui demeurent affirment leur volonté de poursuivre le combat et de sacrifier leur vie pour venger leur chef. L'un après l'autre, ils s'élancent dans la mêlée et se font tuer. Le poème, fragmentaire, s'interrompt à cet endroit.

*The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son*⁵ se présente comme une continuation du poème vieil-anglais. Le combat est fini, la nuit est tombée. Les moines d'Ely, monastère proche de Maldon, apprenant l'issue de la bataille et la mort de Byrhtnoth, qui était leur bienfaiteur, ont envoyé deux hommes, Tídwald et Torhthelm, chercher son corps. Ces deux hommes arpentent le champ de bataille dans l'obscurité, soulevant les cadavres, et trouvent enfin celui de Byrhtnoth — qu'ils reconnaissent à son épée et à sa haute taille, car la tête a disparu. Ils le ramènent à la charrette qu'ils ont laissée un peu plus loin, et repartent pour Ely. Ce texte, qui se présente comme un dialogue en vers, est écrit en anglais moderne, mais Tolkien imite la forme métrique vieil-anglaise : le vers est composé de deux

conseillons au lecteur peu familiarisé avec *La Bataille de Maldon* de lire cette traduction avant d'aborder le présent article. Le texte de *Waldere* cité plus loin est emprunté au même volume des Anglo-Saxon Poetic Records. Celui de *Beowulf* est tiré du volume IV de la même collection (E.V.K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Poetic Records, a Collective Edition*, Vol. IV, *Beowulf and Judith*. New-York : Columbia University Press, 1953).

⁵ Paru dans *Essays and Studies* (1953), 3-13. Ce poème, intéressant surtout pour le spécialiste de poésie vieil-anglaise, n'a guère suscité l'attention des critiques. Brian Rosebury lui consacre quelques lignes dans *Tolkien, A Critical Assessment*, St. Martin's Press, 1992, p. 111-13. Voir aussi Alain Bonet, «Ents, elfes et orcs : *Beowulf* et le regard de Tolkien», dans le présent volume.

Tolkien et la bataille de Maldon

hémistiches que relie l'allitération, chaque hémistiche ayant, comme en vieil-anglais, deux syllabes accentuées et un nombre indéfini de syllabes inaccentuées.



Tolkien rattache son oeuvre au poème vieil-anglais en reprenant les mêmes personnages. Les cadavres que Tidwald et Torthelm déplacent et reconnaissent au passage sont ceux des quelques guerriers mentionnés dans *La Bataille de Maldon*, Wulfmær, Ælfnoth, Ælfwine, Offa. Tolkien reprend, en les développant, les indications que *La Bataille de Maldon* donne sur ces personnages. Offa avait prévenu Byrhtnoth que beaucoup de ceux qui se vantaient de leur courage ne tiendraient pas devant le danger :

Swa him Offa on dæg ær asæde
on þam meþel-stede, þa he gemot hæfde,
þæt þær modiglice manega spræcon
þe eft æt þearfe þolian noldon. (198-201)

« C'est ce qu'un jour Offa leur avait dit en pleine assemblée alors qu'il tenait conseil. "Beaucoup s'y montraient courageux en paroles qui plus tard, quand il serait besoin, manqueraient de cran" ».

Dans le *Homecoming* Torthelm commente en voyant le cadavre : *Offa! [...] Not all liked him; / many would have muzzled him, had master let them* (64-65). — La jeunesse de Wulfmær (*hyse unweaxen, / cniht on gecampe*, 152-53 « un guerrier encore adolescent, joueur imberbe ») donne lieu à un commentaire amer de Tidwald :

It's a wicked business
to gather them ungrown. A gallant boy, too,
and the makings of a man.⁶ (41-42)

Certaines des paroles prononcées par les guerriers de *La Bataille de Maldon* se retrouvent, textuellement ou plus ou moins modifiées, dans le *Homecoming*. Lorsque Torthelm dit du détrousseur de cadavres qu'il vient de tuer : *If swords he was seeking, he soon found one, / by the biting end* (186-187), il reprend, sans le savoir puisqu'il

⁶ Dans les citations tirées du *Homecoming* nous séparons les deux hémistiches par un blanc, comme il est de règle pour la poésie vieil-anglaise, afin de souligner la ressemblance formelle avec cette poésie.

n'était pas présent lors du combat, les termes par lesquels Byrhtnoth promettait aux Vikings un tribut de lances et d'épées :

"Gehyrst þu, sæ-lida, hwæt þis folc segeð?
 Hi willað eow to gafole garas syllan,
 ættrynne ord and ealde swurd,
 þa here-geatu þe eow æt hilde ne deah". (45-48)

« "Entends-tu, homme d'au-delà des mers, ce que mon peuple dit? Il consent à vous donner pour tribut tribulations, pointes empoisonnées, coups d'épées ancestrales, vous rendre les armes — dont vous n'aurez plus besoin!" » (46-47).

Torhthelm, envisageant le Jugement Dernier, répète les paroles mêmes de Byrhtwold devant la mort, paroles que Tolkien estime être sans doute proverbiales à l'époque vieil-anglaise :

Heart shall be bolder, harder be purpose,
 more proud the spirit as our power lessens. (338-39)

...ou, dans la version de *La Bataille de Maldon* :

Hige sceal þe heardra, heorte þe cenre,
 mod sceal þe mare, þe ure mægen lytlað. (312-13)

« L'âme sera d'autant plus ferme, plus hardi le coeur, plus grand le courage, que diminue notre force ».

Tidwald et Torhthelm mentionnent des personnages et des événements célébrés par les quelques poèmes héroïques vieil-anglais parvenus jusqu'à nous, comme l'ogre Grendel (91) et le héros Beowulf (151) du poème *Beowulf*, ou la bataille de Finnsburg (*when Fróda fell, and Finn was slain*, 122), sujet d'un poème fragmentaire indépendant et également chantée par le *scop* du roi danois dans *Beowulf*.⁷

Des allusions historiques donnent un effet de « couleur locale » au texte de Tolkien. Torhthelm met en parallèle la conquête anglo-saxonne et les raids présents des Vikings, et commente : *Æthelred'll prove less easy prey / than Wyrhtgeorn was* (273-74). Ses paroles sont d'ailleurs lourdes d'ironie dramatique, car Æthelred se montrera tout aussi inefficace que son prédécesseur. Wyrhtgeorn est la forme vieil-

⁷ *Beowulf* et *La Bataille de Finnsburg* sont traduits dans le recueil auquel nous empruntons la traduction de la *Bataille de Maldon* donnée en annexe : André Crépin, *Beowulf et alentours*, Greifswald : Reineke Verlag, 1998.

Tolkien et la bataille de Maldon

anglaise du nom de Vortigern, le chef celte qui au V^e siècle eut la malencontreuse idée d'appeler les Angles et les Saxons à son secours contre les Pictes, ce qui eut pour conséquence l'invasion de la Grande-Bretagne. Æthelred «le Malavisé» se verra contraint de payer tribut aux Vikings, sans parvenir à acheter ainsi une paix durable. — La proximité du Jugement Dernier (*doom coming*, 328) nous rappelle que la scène se passe en 991, et que beaucoup pensaient que la fin du monde aurait lieu en l'an 1000. Les superstitions de l'époque sont évoquées par les deux personnages : *barrow-wights and bogies* (8) ; *troll-shapes* (168) ; *hell-walkers* (169) ; le hibou comme mauvais présage (22-23).

Certains traits de la société héroïque sont rendus fidèlement par Tolkien. Les guerriers, sous l'effet de l'alcool, se vantent à l'avance des exploits qu'ils vont accomplir, mais ils sont ensuite tenus de faire honneur à leur parole : *What at the mead man vows, when morning comes / let him with deeds answer* (69-70). C'est une coutume bien attestée, à laquelle il est d'ailleurs fait allusion dans *La Bataille de Maldon* :

"Gemunan þa mæla þe we oft æt meodo spræcon,
þonne we on bence beot ahofon,
hæleð on healle, ymbe heard gewinn;
nu mæg cunnian hwa cene sy". (212-15)

«Rappelez-vous les solennels propos que nous prodiguions en buvant l'hydromel, quand de notre banc nous clamions nos serments, que notre virile assemblée évoquait les durs combats. C'est maintenant l'heure de prouver sa vaillance".» (212-14)

Typique de la société héroïque est la relation entre alcool et loyauté. C'est au cours des festins, buvant l'alcool fourni par leur chef, que les guerriers s'engagent à lui venir en aide au combat.

Les envahisseurs danois connaissent les mêmes coutumes, et Tidwald les imagine festoyant après le combat :

They've had their fill of hewing and fighting,
and picked their plunder : the place is bare.
They're in Ipswich now with the ale running,
or lying off London in their long vessels,
while they drink to Thor and drown the sorrow
of hell's children (205-210).

On reconnaît là les motifs traditionnels de la bataille (*hewing and fighting*), du trésor (*plunder* — les dépouilles de l'ennemi seront distribuées par le chef au cours du festin), de la boisson (*ale*), qui sont autant d'aspects de la vie héroïque. Mais le chrétien plein de préjugés qu'est Tidwald ne voit dans ces beuveries que le désir de noyer le chagrin que ne peuvent manquer d'éprouver ces païens promis à l'enfer. Et pourtant, les festins au cours desquels les guerriers de Byrhtnoth buvaient de l'hydromel en jurant d'aider leur chef au combat étaient-ils tellement différents?

L'utilisation de formules traditionnelles donne au poème de Tolkien une saveur vieil-anglaise. Ainsi, pour désigner Wulfmær, neveu de Byrhtnoth, Torthelm utilise l'expression *his sister-son* (37) : le nom composé, typiquement vieil-anglais, souligne l'écho avec *La Bataille de Maldon* où la même formule est utilisée pour le même personnage (115).⁸ *The golden lords of long ago* (107) correspond à toutes les formules (*gold-wine gumena*, *gold-gyfa*, etc.) qui présentent le chef dans son rôle traditionnel de « donneur d'or » — *long ago* laisse entendre que cette époque, aux yeux de Torthelm, est révolue, même si les poèmes de la *Chronique anglo-saxonne* continuent à employer les mêmes expressions traditionnelles pour désigner les rois contemporains.⁹ *He has gone to God glory seeking* (108) évoque l'euphémisme vieil-anglais *gangan to Godes dome* « partir vers le jugement / la gloire de Dieu » = « mourir » (*Genèse A 1609-10*). *Beorhtnoth beloved* (109) est un écho de formules du type *Beowulf leofa* bien attestées en poésie vieil-anglaise. *Friends of men* (140) désignant le chef (v.a. *wine gumena*), *hearth-comrades* (141) appliqué aux guerriers (*heorð-werod*, *Maldon 24*), sont des épithètes héroïques typiques. Ces expressions traditionnelles sont

⁸ Avec deux lectures possibles : *his swuster sunu* (*swuster* étant au génitif), ou *his swuster-sunu*, nom composé.

⁹ Æthelstan dans *The Battle of Brunanburh* (937), Edgar dans *The Death of Edgar* (975), sont appelés *beorna beah-gifa* « celui qui donne des anneaux aux guerriers ». Il s'agit d'un terme poétique et non d'usage courant, puisque les vies de rois en prose l'ignorent et se contentent de reprendre le nom du roi par *se cyning* « le roi » (Colette Stévanovitch, « La représentation du souverain dans la poésie vieil-anglaise », *Figures du souverain*, ed. M-C. Rouyer, Bordeaux : GERB, 1996, 23-32).

concentrées dans deux passages où Torhthelm célèbre Byrhtnoth à la manière des poètes anciens.



Les efforts de Tolkien pour donner à son poème une apparence vieil-anglaise par la versification, les formules, les échos et allusions, restent néanmoins assez superficiels. Malgré tous ces éléments « authentiques », jamais le texte de Tolkien n'aurait pu être écrit par un poète vieil-anglais, et l'esprit de cette oeuvre est foncièrement différent de celui de la *Bataille de Maldon* qu'elle prétend continuer.

Les allusions littéraires par lesquelles Tolkien rattache son poème à la tradition vieil-anglaise tombent systématiquement — et délibérément — à plat. L'un des deux personnages, le jeune Torhthelm, nourri des récits héroïques, les cite à tout propos. Lorsqu'il évoque ainsi la relation d'oncle et de neveu : *The songs tell us, / ever near shall be at need nephew to uncle* (37-38), on songe à Beowulf et Wiglaf dans *Beowulf*, ou à Sigemund et Fitela (= Siegfried) dans la légende reprise par Wagner et évoquée, encore une fois, dans *Beowulf* — mais le Wulfmær à qui il applique par erreur cette remarque n'est pas celui qui est neveu de Byrhtnoth.¹⁰ Le nom de l'ogre Grendel, qui dévaste le palais du roi du Danemark dans *Beowulf*, est mentionné à propos des yeux d'un Viking mort dont Torhthelm éprouve une crainte ridicule (*he's looking at me. [...] I can't abide his eyes, bleak and evil as Grendel's in the moon* (88-91). Le chant funèbre qu'entonne Torhthelm (130-145) est un écho des derniers vers de Beowulf, mais Tidwald rappelle son compagnon à la réalité par la remarque *Beorhtnoth we bear not Béowulf here* (151). Les funérailles chrétiennes que recevra Byrhtnoth se démarquent de celles de Beowulf : *no pyres for him, nor piling of mounds* (152). Le corps sera enterré et non pas brûlé, l'or ne sera

¹⁰ Il y a deux Wulfmær dans *La Bataille de Maldon* : l'un, fils de la soeur de Byrhtnoth, qui est tué au début du combat (113-15) ; l'autre, fils de Wulfstan, jeune guerrier qui combat aux côtés de Byrhtnoth et le venge en tuant celui qui l'a frappé (155-58) : dans *The Homecoming of Beorhtnoth Beorhthelm's Son* son cadavre est retrouvé auprès de celui de son chef. Tidwald parle de ce second Wulfmær quand Torhthelm croit qu'il s'agit du premier (*The Homecoming* 37-41).

pas enfoui avec le cadavre mais donné à l'abbé (153), ce ne seront pas les guerriers mais les moines qui pleureront le mort (154-155). L'improvisation prophétique de Torhthelm (317-27, 328-39), mise en valeur par des structures encadrantes¹¹ dans la meilleure tradition vieil-anglaise, s'achève brutalement sur un cahot de la charrette (340). Ce décalage entre littérature et réalité se rencontre aussi dans le traitement du thème de l'exil.¹² L'exilé anglo-saxon est misérable parce que rejeté de tous, et un poème comme le *Wanderer*¹³ s'apitoie sur son sort. Mais ces hommes sans maître sont le plus souvent des hors-la-loi chassés pour un crime et capables de tout. Et c'est bien le cas dans le *Homecoming*, où les détresseurs de cadavres sont des *hungry folk / and masterless men, miserable skulkers* (210-211). C'est là la sordide réalité de l'exil, dont le *Wanderer* présente une image idéalisée. Le thème des animaux de carnage, accompagnement obligé de toute bataille dans la poésie vieil-anglaise¹⁴ (y compris dans *La Bataille de Maldon*),¹⁵ fait ici place à celui, plus terre à terre, des détresseurs de cadavres :

Wolves don't walk as in Woden's days,
not here in Essex. If any there be,
they'll be two-legged. (19-21)

Tolkien juxtapose par endroits les deux visions des choses, héroïque par la bouche de Torhthelm évoquant les poèmes traditionnels, réaliste par celle de Tídwald, et ce décalage produit un

¹¹ Voir, sur la notion de structure encadrante et leur utilisation dans *Beowulf*, Colette Stévanovitch, «Les structures encadrantes», *Beowulf : de la forme au sens*, ed. C. Stévanovitch, Paris : Ellipses, 1998, 69-79.

¹² Sur le thème de l'exil, voir Stanley B. Greenfield, «The Formulaic Expression of the Theme of Exile in Anglo-Saxon Poetry», *Speculum*, 30 (1955), 200-206.

¹³ Il s'agit d'une élégie dans laquelle un homme demeuré seul à la mort de son seigneur et de ses compagnons évoque la dureté de son sort, regrettant le bonheur dont il jouissait autrefois et le comparant avec sa solitude présente.

¹⁴ Voir sur ce point Francis P. Magoun Jr., «The Theme of the Beasts of Battle in Anglo-Saxon Poetry», *Neuphilologische Mitteilungen*, 56 (1955), 81-90.

¹⁵ *Hremmas wundon, / earn æses georn* (« les corbeaux tournoyèrent, l'aigle en quête de proies », 106-107).

Tolkien et la bataille de Maldon

effet incongru. Les deux personnages considèrent de la manière suivante la haute taille de leur chef (six pieds neuf pouces, selon Tolkien) :

Tídwald :

The longest legs in the land, I guess. (99)

Torhthelm :

His head was higher than the helm of kings. (100)

Le même type de contraste se produit lorsque *Wulfstanes bearn* « le fils de Wulfstan » (*La Bataille de Maldon* 155) devient, dans la bouche de Tídwald, *Wulfstan's youngster* (41). Il s'agit certes d'une traduction exacte de l'expression vieil-anglaise, mais le mot familier *youngster* place la scène dans le quotidien : pour Tídwald Wulfmær est « le gosse de Wulfstan », qu'il a connu tout petit, tandis que dans la formule vieil-anglaise la mention du père rappelle que le personnage est dépositaire des vertus et de l'honneur de sa lignée.

L'atmosphère du *Homecoming* n'a rien d'héroïque. Presque le premier vers du poème est *I know you by your teeth rattling* (2) — les héros ne claquent pas des dents! Tídwald et Torhthelm ont peur des fantômes (5-6), des trolls (65-70), et des Danois (199-201), ce qui est moins glorieux encore. Ils se plaignent de fatigue, car le cadavre est lourd (158).¹⁶ Ils sont confrontés à des problèmes absurdemment matériels : perdus sur le champ de bataille, ils ne retrouvent pas leur charrette (225-227) ; ils manquent tomber à l'eau (228-231). L'entretien des routes laisse à désirer en ces temps de troubles, et leur véhicule est abominablement secoué :

Hey! rattle and bump over rut and boulder!

The roads are rough and rest is short

for English men in Æthelred's day. (353-355)

Le cadavre du chef est ramené dans une vulgaire charrette, et recouvert d'une couverture sale en guise de linceul (281-82).¹⁷ A la

¹⁶ On retrouve la même réflexion incongrue sur le poids excessif d'un héros lors des funérailles de Boromir dans *The Lord of the Rings* : *It was only a short way, yet they found it no easy task, for Boromir was a man both tall and strong* (J.R.R. Tolkien, *The Lord of the Rings*, HarperCollins, 1995 (1968), p. 406).

¹⁷ Comparer avec le transport du corps de Beowulf :

Pa wæs wunden gold on wæn hladen,

résistance désespérée des guerriers de *La Bataille de Maldon* contre les forces supérieures des Vikings, se substitue le combat dérisoire de deux hommes du peuple contre un détrousseur de cadavres, mis à mort, suprême ironie, avec l'épée de Byrhtnoth. Le thème « vaincre ou mourir », si familier dans la poésie héroïque, est réinterprété par Tídwald : le choix ne se fait plus entre la victoire et la mort, comme dans *Beowulf* 636-38¹⁸ ou *Waldere I* 8-11,¹⁹ mais entre la honte, en d'autres termes la fuite, et la mort, et pour Tídwald il est permis d'hésiter : *When your shield is shivered, between shame and death / is hard choosing* (84-85). Il est assez inattendu de faire servir le vers allitéré à l'expression de sentiments et de faits aussi délibérément anti-héroïques.



Ce point de vue plus terre à terre est, en première analyse, dû au fait que les deux personnages de Tolkien sont de basse extraction, de simples *freemen* (75) de qui l'on ne peut attendre l'héroïsme de

æghwæs unrim, æþeling boren,
har hilderinc to Hronesnæsse. (3134-36)

« Alors l'or travaillé fut mis sur un char, trésor sans nombre, le prince fut porté, le vieux guerrier, jusqu'à Hronesnaes ».

(d'après la traduction d'André Crépin, *Beowulf, édition diplomatique et texte critique, traduction française, commentaires et vocabulaire*, Göppinger Arbeiten zur Germanistik 329, Göppingen : Kummerle, 1991 p. 878. Le texte vieil-anglais cité est celui établi par E.V.K. Dobbie, *The Anglo-Saxon Poetic Records, a Collective Edition*, Vol. IV, *Beowulf and Judith*, New-York : Columbia University Press, 1953).

¹⁸ Ic gefremman sceal

eorlic ellen, oþðe endedæg
on þisse meoduhealle minne gebidan.

« I shall achieve a deed of manly courage or else have lived to see in this mead-hall my ending day » (Traduction de Donaldson, *Beowulf*, A Norton Critical Edition, ed. Joseph Tuso, Norton : New-York et Londres, 1975).

¹⁹ ...is se dæg cumen

þæt ðu scealt aninga oðer twega,
lif forleosan oððe langne dom
agan mid eldum, Ælfheres sunu.

« Le jour est arrivé où tu dois accomplir l'une de ces deux choses, perdre la vie ou acquérir une gloire durable parmi les hommes, fils d'Ælfhere. »

Tolkien et la bataille de Maldon

guerriers. Il est paradoxal de consacrer un long poème à de tels personnages, dans un contexte (une bataille) qui concerne typiquement les guerriers. Mais cette bataille est finie et les guerriers sont morts, tués jusqu'au dernier. Après un pareil massacre de héros, les survivants sont ceux qui, restés avec les bagages, n'ont pas été jugés dignes de prendre part au combat. Pour de tels hommes, Beowulf et ses pairs appartiennent au passé sinon à la légende, et Byrhtnoth, en cherchant à les égaler, a commis, pour parler clair, une sottise. Dans le poème de Tolkien, la mort de Byrhtnoth, le dernier héros, personnage superbement anachronique, symbolise la fin de la société héroïque. Le *Homecoming* présente le point de vue du peuple, dont l'importance ne fera que croître au cours des siècles, jusqu'à la démocratie moderne : un point de vue rationnel, utilitaire, qui mesure les actes à leur résultat, et condamne l'hécatombe de Maldon comme un ridicule gaspillage. Dans un monde dominé par une pareille attitude, l'héroïsme n'a pas sa place.²⁰

Et pourtant, le rejet de l'héroïsme dont est empreint le poème de Tolkien serait certainement désavoué, non seulement par Byrhtnoth et ceux qui sont morts à ses côtés, mais sans doute aussi — quoique les textes ne nous donnent guère de renseignements sur leur point de vue — par les *freemen* eux-mêmes dont Tidwald et Torhthelm se veulent les porte-parole. L'un des personnages de *Maldon*, Dunnere, est un *ceorl*,²¹ un homme du peuple, ce qui ne l'empêche pas de se faire tuer pour venger son chef, en proclamant :

"Ne mæg na wandian se þe wrecan þenceð
freaton folce, ne for feore murnan." (258-59)

²⁰ Le point de vue anti-héroïque qu'adopte Tolkien dans ce poème n'est cependant pas poussé jusqu'à sa conclusion logique. Byrhtnoth, même si sa conduite est critiquée, conserve sa stature héroïque. Les Danois qui l'ont tué et lui ont coupé la tête n'ont pu lui prendre son épée (112-115). Or c'est en dépouillant l'ennemi de ses armes, et non pas en le tuant, qu'on lui arrache sa gloire, qu'on viole sa personnalité (André Crépin, « Les dépouilles des tués sur le champ de bataille dans l'histoire, les arts et la pensée du haut Moyen Âge », *119^e congr. nat. soc. hist. scient.*, Amiens, 1994, *Histoire Médiévale*, I, p. 15-24). Cet ultime outrage a été épargné à Byrhtnoth.

²¹ Ce mot, qui a donné l'anglais moderne *churl* « rustre », s'opposait à *eorl* « noble » (a.m. *eorl*).

« "Pas question de reculer pour qui pense à venger son seigneur devant tous, pas question de craindre la mort" ».

Plus qu'au point de vue des *ceorlas* médiévaux, le texte de Tolkien correspond au regard que porte un homme du XX^e siècle sur un état d'esprit qui lui demeure foncièrement étranger.²²

²² Le *Lord of the Rings* aborde le même problème. Tolkien adapte le matériau héroïque au lecteur du vingtième siècle peu enclin à l'idéalisme en introduisant dans son récit les hobbits, petites créatures dont la mentalité terre-à-terre est proche de la nôtre, qui expriment le point de vue du lecteur moderne fasciné par un héroïsme qu'il ne prend cependant jamais tout à fait au sérieux. Suivant l'analyse de Shippey, le rôle de ces personnages

is to reflect and by intention deflect the modern inhibitions over [heroism] which we and they share; if we were not embarrassed by the hobbits, in other words, we would be by the heroes. (Tom A. Shippey, *The Road to Middle-Earth*, Londres : Grafton, 1992 (1982), p. 192.)

Ils jouent dans *The Lord of the Rings* le même rôle que Tidwald dans le *Homecoming*, toujours prêt à ramener son compagnon trop idéaliste à la réalité la moins héroïque.

Annexe

La Bataille de Maldon

•••

La Bataille de Maldon

poème anonyme vieil-anglais du X^e siècle¹

Traduction d'André Crépin

La bataille de Maldon, récit d'un combat et d'une défaite, épisode de la lutte contre les Vikings sous le règne du roi Æthelred, est, avec *Beowulf*, l'un des rares témoins de la poésie héroïque vieil-anglaise que nous possédions. Composé sans doute peu après l'événement qu'il raconte (991), il montre la persistance à la fin du X^e siècle et dans la vie réelle de l'esprit héroïque tel que nous le montrent les poèmes anciens ou le témoignage de Tacite. Le début et la fin du poème manquent.

La traduction ci-dessous est extraite de l'ouvrage d'André Crépin, *Beowulf et alentours* (Greifswald, Reineke Verlag, 1998). Le volume regroupe, aux côtés de *Beowulf* et de *La bataille de Maldon*, les autres textes héroïques vieil-anglais en version française : témoignages de *scopas* — *Widsith*, *Deor* —, fragments de poèmes héroïques — *The Battle of Finnesburg*, *Waldere* —, poème religieux de tonalité héroïque — *The Dream of the Rood*.²

[...] (1-16) Il enjoignit à tous les jeunes de quitter leur cheval, de le chasser au loin et de marcher en avant, de mettre leur espoir dans la force de leur bras — noble espoir. Quand le neveu d'Offa eut compris que le comte interdisait toute mollesse, il laissa de ses mains s'envoler son ami, son faucon, vers le bois, et au combat marcha. On voyait sans peine que le garçon s'interdirait de faiblir à la bataille, une fois les armes en main. Telle aussi, la volonté d'Eadric de loyalement servir son chef, son maître dans la mêlée. Il alla donc y mettre sa lance. Il montra âme vaillante tant que de ses mains il put

¹ On trouvera des détails sur les circonstances de la composition de ce poème dans l'article qui précède.

² On peut commander cet ouvrage auprès de l'éditeur : Wolfgang Spiewok, Reineke Verlag, Am Grünland 6a, 17489 Greifswald, Allemagne (135 francs).

tenir écu et large épée. Il fut loyal à son serment de précéder son maître partout dans la mêlée.

(17-24) Byrthnoth à cet endroit disposa donc ses hommes. Caracolant il les instruisait, enseignait aux guerriers comment se poster, quelle place occuper, il leur demanda de bien tenir leur bouclier fermement en main sans jamais céder à la peur. Après avoir disposé ses gens en bon ordre, il mit pied à terre parmi les siens, à l'endroit de son choix, où il savait sa garde très fidèle.

(25-28) Voici que debout sur la rive, appela, péremptoire, l'envoyé des Vikings, lança son message assorti des menaces des gens d'outre-mer à l'intention du comte debout sur la berge.

(29-41) «Je viens de la part des hardis gens de mer. Ils m'ont chargé de te dire qu'il te faut vite leur envoyer trésors qui te protégeront, car mieux vaut pour vous éviter le heurt des lances en payant tribut que nous forcer à livrer bataille implacable. Point besoin de massacre si vous êtes assez fortunés : nous voulons bien contre cet or conclure une paix. Si tu prends la décision, toi qui es ici le plus puissant, de consentir à racheter les tiens, à remettre aux gens de mer, selon leur propre estimation, richesses contre repos et ainsi recevoir de nous la paix, nous accepterons avec cet argent de nous rembarquer, prendre la mer et vous laisser en paix».

(42-60) Byrthnoth prit la parole, leva son bouclier, agita sa fine lance de frêne, répondit en ces termes furieux, et, résolu, donna cette réponse :

«Entends-tu, homme d'au-delà des mers, ce que mon peuple dit? Il consent à vous donner pour tribut tribulations, pointes empoisonnées, coups d'épées ancestrales, vous rendre les armes — dont vous n'aurez plus besoin! Héraut des gens de mer, transmets notre réponse, donne aux tiens ce message fort peu agréable, qu'ici se dresse sans peur un comte entouré de sa troupe bien décidé à défendre ce pays, le nôtre, terre d'Æthelred, de mon seigneur le peuple et le terroir. Périront les païens au combat! Quelle humiliation souffrirais-je si avec notre argent vous vous rembarquiez sans le moindre combat après vous être ici, sur notre territoire, aventurés si

La Bataille de Maldon

loin! Il n'est pas dit qu'aussi facilement vous repartirez nantis. Il nous faut d'estoc et de taille auparavant tomber d'accord à l'implacable jeu de joute sur le prix du tribut».

(62-67) Il commanda, boucliers aux bras, aux hommes d'avancer jusqu'à ce que sur la berge ils fussent tous postés. Sa troupe ne pouvait à cet endroit approcher l'adversaire car le flux y montait porté par la marée, les flots se rejoignaient. Trop lointain lui parut le moment où, corps à corps, ils pourraient user de leurs lances.

(68-71) Là, sur la rivière Pant, en un fier face à face l'élite des Saxons faisait front à l'armée des bateaux de frêne, l'une et l'autre hors d'atteinte, sauf quand une flèche faisait s'abattre la mort.

(72-83) Le flux se retira : aussitôt les gens de mer se tinrent prêts, la masse des Vikings impatients de combattre. En bon protecteur de ses hommes Byrthnoth fit garder le gué par un rude guerrier, qui avait nom Wulfstan, vaillant de vaillante lignée. Ce fut le fils de Ceola, qui d'un javelot franc atteignit le premier qui eut l'audace d'avancer sur ce passage. Il y avait là auprès de Wulfstan, guerriers indomptables, Ælfhere et Maccus, deux hommes courageux, qui jamais ne déserteraient la passe pour fuir mais tiendraient bon contre l'ennemi tant que de leurs armes ils resteraient maîtres.

(84-90) Quand ils comprirent et virent clairement qu'ils trouvaient là farouches gardiens du gué, les étrangers haïs eurent recours à la ruse, demandèrent de pouvoir disposer d'un accès, traverser le gué, avancer à pied sec. Le comte alors décida, magnanime à l'excès, de céder du terrain, trop, au peuple haï.

(91-95) Il cria ce message, par-dessus l'eau glaciale, le fils de Byrthelm aux guerriers attentifs.

«Place vous est faite! Nous vous attendons, le combat vous attend. Dieu seul sait qui du champ du carnage saura rester maître».

(96-112) A gué passèrent les loups carnassiers, sans avoir à se soucier de l'eau, la troupe des Vikings. A l'ouest, par-delà la Pant, par-delà l'eau miroitante, transportèrent leurs boucliers sur la terre les gens de mer, apportèrent leurs armes. Là, contre ces fauves, se tenaient prêts Byrhtnoth et ses hommes. Il commanda de mettre les boucliers en haie de combat, pour abriter la troupe contre l'ennemi. L'engagement était proche, la lutte et la gloire — l'heure aussi pour les guerriers marqués par la mort de tomber sous les coups. Une clameur s'éleva. Les corbeaux tournoyèrent, l'aigle en quête de proies. Ce fut là grand tumulte. De la main s'échappaient les traits durs comme pierre à aiguïser, cruellement acérés. Les arcs s'affairaient, les pointes se fichaient dans les boucliers. Choc amer de l'assaut. Les hommes tombaient, dans l'une et l'autre armée, les jeunes corps jonchaient le sol.

(113-121) Wulfmær fut atteint, choisit de reposer au champ du carnage le neveu de Byrhtnoth ; accablé de coups d'épée le fils de sa soeur fut mis en pièces. Mais les Vikings furent payés de retour. Eadweard, ai-je ouï dire, aurait choisi sa victime, taillé l'homme en pièces de sa ferme épée si bien qu'à ses pieds tomba le guerrier marqué par la mort. Pour cet exploit son suzerain lui rendit grâces, au chambellan vengeur dès qu'il le put.

(122-129) Ainsi restèrent solides, l'esprit résolu, les jeunes au combat. Ils n'avaient qu'un souci : qui à la pointe de son glaive pourrait le premier arracher la vie aux hommes marqués par la mort, frapper l'adversaire. Les morts jonchèrent la terre. Mais eux tenaient bon ; Byrhtnoth les exhortait, demandait à chaque jeune de n'avoir qu'un souci : le combat, un vouloir : sur les Danois remporter la victoire.

(130-148) Puis il s'avança, âpre au combat, dressa son arme, son bouclier pour se protéger et sus à son adversaire marcha. Il allait, obstiné, illustre contre rustre. L'un envers l'autre songeait à mal. L'étranger d'outre-mer lança un épieu de type méridional : le seigneur des guerriers fut blessé, mais d'un mouvement de bouclier il fit éclater la hampe et secoua le trait qui alla rebondir. La fureur

La Bataille de Maldon

saisit l'homme de guerre. De l'épieu il embrocha l'audacieux Viking qui avait causé sa blessure. L'homme avait l'expérience des armes : il enfonça la lance franque dans le cou du jeune ennemi en la guidant de la main, jusqu'à toucher et trancher du pirate la vie. Puis sans attendre il en frappa un autre et fit éclater sa cote en l'atteignant en pleine poitrine au travers des mailles de fer. En plein coeur se ficha la pointe empoisonnée. Le comte en eut grand joie, fort et fier se prit à rire, rendit grâce à la Providence de l'oeuvre de ce jour, don reçu du Seigneur.

(149-158) L'un des Nordiques alors lança des deux mains un javelot dont le vol trop précis alla transpercer le princier vassal d'Æthelred. A ses côtés se tenait un guerrier encore adolescent, joueur imberbe, qui sans perdre de temps retira du héros l'épieu ensanglanté, c'était le fils de Wulfstan, Wulfmær le jeune. Il envoya le dur épieu faire le trajet inverse. La pointe pénétra si profond qu'au sol s'écroula celui qui avait transpercé grièvement son seigneur.

(159-161) Un homme en armes s'approcha du comte, il désirait dépouiller le guerrier de ses parures, anneaux, tunique, épée ouvragée.

(162-172) Alors Byrhtnoth tira son glaive du fourreau, large, au tranchant brillant et frappa la cote de mailles. Son geste fut brisé par un homme de la mer qui bloqua le bras du héros. L'épée à la poignée irisée tomba. Il n'avait plus la force de tenir le glaive inentamable, de rester maître de son arme. Parla pourtant le guerrier chenu pour exalter les jeunes, prier les valeureux compagnons d'aller de l'avant. Il ne pouvait plus se tenir ferme sur ses pieds. Il regarda les cieux.

(173-180) «Je te rends grâce, Maître des peuples, pour toutes les joies que j'ai connues en ce monde. A présent, Dieu de miséricorde, j'ai ardemment besoin qu'à mon esprit tu accordes béatitude, que mon âme vers toi puisse s'en aller en ton service, toi le Suzerain des anges, qu'elle puisse partir en paix. Je t'en conjure, empêche les ennemis infernaux de m'écraser».

(181-184) Les sénéchaux païens le mirent en pièces, ainsi que les deux guerriers qui près de lui se tenaient, Ælfnoth et Wulfmær. Tous deux tombèrent, en donnant leur vie aux côtés de leur seigneur.

(185-201) Se retirèrent alors de la bataille ceux qui s'y trouvaient à contrecœur. Les fils d'Odda furent les premiers à fuir. Godric se sauva en abandonnant le noble chef qui lui avait souvent donné maint et maint destrier. Il bondit sur le cheval qui appartenait à son seigneur, sans changer le harnais — acte criminel — et ses deux frères avec lui s'échappèrent, Godwine et Godwig, sans plus songer à se battre, fuirent loin de la bataille et gagnèrent la forêt, se sauvèrent en ce refuge pour y abriter leur vie. Et d'autres plus nombreux qu'il eût été normal s'ils s'étaient tous rappelés les bienfaits qu'au titre de vétérans ils avaient reçus de lui. C'est ce qu'un jour Offa leur avait dit en pleine assemblée alors qu'il tenait conseil. «Beaucoup s'y montraient courageux en paroles qui plus tard, quand il serait besoin, manqueraient de cran».

(202-08) A terre abattu, le prince de leur peuple, le comte du roi Æthelred! Aux yeux de tous ceux qui avaient partagé son âtre gisait le seigneur. Ses fiers vassaux alors s'avancèrent, insensibles à la peur ils pressèrent le pas. Ils étaient résolus à la simple alternative soit de quitter la vie soit de venger l'ami.

(209-224) Ainsi les exhorta à aller de l'avant le fils d'Ælfric, ce guerrier aux hivers encore peu nombreux leur tint ce discours, paroles de preux du jeune Ælfwine :

«Rappelez-vous les solennels propos que nous prodiguions en buvant l'hydromel, quand de notre banc nous clamions nos serments, que notre virile assemblée évoquait les durs combats. C'est maintenant l'heure de prouver sa vaillance. Je veux pour ma part montrer à tous la noblesse de ma race, que j'étais en Mercie d'important lignage. Mon grand-père avait Ealhelm pour nom, duc plein de sagesse et prospère en ce monde. Il n'est pas dit qu'au pays les compagnons me reprocheront d'avoir volontairement quitté cette armée, d'être retourné sur mes terres maintenant que gît mon prince

abattu au combat. Ma peine est à son comble : il m'était à la fois parent et seigneur».

(225-229) Il s'élança en avant, pour venger l'offense, et de la pointe de sa lance transperça, victime choisie, l'un des marins ennemis, qui s'écroula au sol, tué sur le coup. Alors d'exhorter ses amis, parents et compagnons, à foncer de l'avant.

(230-243) Offa prit la parole, secoua sa lance de frêne :

«Voici donc, Ælfwine, qu'à tous tu as montré le devoir de vassaux dans l'épreuve. Maintenant que gît notre suzerain, notre comte à même le sol, nous avons tous besoin de nous encourager les uns les autres. Des combattants doivent combattre tant qu'ils peuvent saisir et tenir une arme, glaive terrible, lance et noble épée. C'est nous que Godric, le peureux fils d'Odda, nous tous qu'il a trahis. Beaucoup ont pensé, quand il galopait sur le destrier, sur ce fier coursier, que c'était notre seigneur. C'est pourquoi les gens sur le champ de bataille se sont dispersés, que le rempart de boucliers s'est brisé. Que mal lui advienne d'avoir ici causé la fuite de tant d'hommes».

(244-253) Leofsunu prit la parole et dressa son bouclier de tilleul, comme pour s'en abriter, au guerrier il répliqua :

«J'ai fait serment de ne jamais fuir, ni céder l'espace d'un pied — toujours avancer, venger à la bataille mon aimable seigneur. Les solides soldats autour des étangs de la Stour n'auront point cause de dire en me blâmant, maintenant qu'est tombé mon ami, que privé de seigneur je retourne chez moi, que j'évite le combat. Il est sûr au contraire que je m'offrirai aux coups, d'estoc et de taille».

(254) Plein de furie guerrière il s'élança, se battit avec acharnement sans jamais songer à fuir.

(255-259) Puis Dunnere parla, brandissant un javelot ; bien que simple rustre il couvrait toutes les voix, priait chaque guerrier de venger Byrhtnoth :

«Pas question de reculer pour qui pense à venger son seigneur devant tous, pas question de craindre la mort».

(260-264) Alors ils s'élançèrent, sans souci de leur vie. Ces frères d'armes luttèrent âprement, féroces porte-lance. Ils demandaient à Dieu la grâce de pouvoir venger leur aimable seigneur en semant chez leurs ennemis mort et désolation.

(265-272) Ils reçurent de l'otage une aide spontanée. Il était, en Northumbrie, d'un lignage redoutable, fils d'Ecglaf, et il avait pour nom Æscferth. Il ne recula pas devant le jeu meurtrier — mais décocha traits sur traits : tantôt il frappait un bouclier, tantôt lacérait un guerrier, toujours, sans répit il causait quelque blessure, tant qu'il put utiliser ses armes.

(273-279) Eadweard le grand restait infatigable. En fiers serments il affirmait que jamais il ne céderait un pied de terrain, jamais ne ferait volte-face alors que son chef était tombé. Il brisa le mur de boucliers et s'attaqua aux guerriers afin de venger sur les gens de mer la mort de qui lui donnait des trésors, de tirer digne vengeance avant de tomber parmi les tués.

(280-295) Ainsi fit Æthelric ; ce noble compagnon, toujours à l'assaut, lutta avec force ; il était frère de Sibyrht. Maints autres encore. Ils déchiquetaient les boucliers bombés, se défendaient avec courage. La jante du bouclier éclatait, et la cotte de mailles chantait l'un de ses hymnes les plus funèbres. Dans la mêlée Offa tua son adversaire des mers en l'abattant au sol mais lui aussi, le parent de Gadd, mordit la poussière : Offa ne tarda pas dans ce combat à succomber sous les coups. Il avait cependant accompli ce qu'il avait promis à son seigneur, juré jadis au maître des récompenses : que tous deux reviendraient en caracolant au manoir, rentreraient sains et saufs ou bien tomberaient en combattant, sur le champ du massacre mourraient de leurs blessures. Il gisait en vrai vassal, près de son suzerain.

(296-297) Les boucliers s'entrechoquaient, les gens de mer traversaient la rivière, le combat les rendait fous de rage. Combien de lances percèrent d'habitacles de vie marqués par la mort!

(298-303) Alors s'élança Wistan. Le fils de Thurstan attaqua les guerriers. Dans la masse compacte trois périrent de ses coups, avant

La Bataille de Maldon

qu'il ne tombe lui-même, le fils de Wigelm, parmi les tués. Ce fut là sévère assemblée! Tenaient bon les guerriers en pleine bataille, mais accablés de blessures, les combattants s'écroulaient. Les morts jonchèrent la terre.

(304-308) Oswold et Eadwold, pendant tout ce temps, continuaient, couple fraternel, à poster des guerriers, à supplier les gens de leur clan de ne point céder en cet instant critique, d'user de leurs armes sans faiblesse aucune.

(309-319) Byrhtwold prit la parole — c'était un vieux compagnon — leva son bouclier, secoua sa lance de frêne et très vigoureusement tira la leçon :

«L'âme sera d'autant plus ferme, plus hardi le coeur, plus grand le courage, que diminue notre force. Voilà tombé notre prince, taillé en pièces, le preux gît dans la poussière. Le remords risque de poursuivre qui maintenant songe à quitter le jeu de cette lutte. J'ai l'expérience de l'âge. Je ne partirai pas, je resterai aux côtés de mon seigneur, auprès de lui, tant aimé, je songe à reposer».

(320-325) De même le fils d'Æthelgar, Godric, les encourageait tous à bien se battre. Souvent ce Godric lança l'épieu, jeta sa lance meurtrière contre les Vikings. Et il fonça le premier contre leur troupe, taillant et frappant, jusqu'à ce qu'il s'écroulât, au combat. Il n'avait rien du Godric qui s'enfuit de la bataille! [...]